



SAINT AUGUSTIN

(354-430)

Petite Biographie

par Henri Maurier pb

SOMMAIRE

	page
1. L'ENFANCE ET LA JEUNESSE.....	2
2. LES CONFESSIONS.....	6
3. LE PRÊTRE ET L'ÉVÊQUE.....	7
4. AUGUSTIN à HIPHONE.....	9
5. LE COMBATTANT DE LA VÉRITÉ CHRÉTIENNE.....	10
6. L'INTELLIGENCE AU SERVICE DE DIEU ET DE LA CIVILISATION.....	13
7. QUELQUES CITATIONS DE SAINT AUGUSTIN.....	15

Pro manu scripto : Henri MAURIER - Notre Dame d'Afrique, Alger, le 4 septembre 1998.

J'ai largement utilisé l'exposé de DANIEL-ROPS dans son ouvrage *L'Église des temps barbares* Paris, Fayard, 1950, les pages 7-69, transcrivant des phrases entières, en omettant d'autres, ajoutant quelques explications et en abrégant l'ensemble. Dans une moindre mesure, j'ai puisé aussi dans l'ouvrage collectif *SAINTE AUGUSTIN parmi nous*, Le Puy-Paris, Mappus, 1954.

1. L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

AUGUSTIN est né le 13 novembre 354 à Thagaste en Numidie (aujourd'hui Souk Ahras en Algérie). Ses parents Monique et Patricius, sont d'authentiques numides mais romanisés car il ne semble pas que l'enfant ait appris le berbère ou quelque autre langue que le latin. Très jeune, il s'était montré brutal, indiscipliné, écolier peu enclin aux patientes études. Très intelligent, l'effort lui semblait inutile et son sang vif ne lui faisait supporter aucun mors. A vrai dire, nul n'en venait à bout; ni les pédagogues qui le rouaient de coups, ni son père, petit propriétaire rural, énergique, mais plus préoccupé de ses marchés que de ses fils, ni même Monique, sa mère, que pourtant il vénérât.

Un germe cependant était en lui qui devait grandir. Il y avait été déposé par Monique, chrétienne et catholique, née d'une famille qui, depuis plusieurs générations avait toujours été fidèle au Christ et à la grande Église de Rome. Cette femme, réservée, soumise à un mari rustaud, cachait en elle, sous une douceur inaltérable, une flamme dévorante, une piété exigeante, une attention toute dévouée à cet Augustin apparemment si contraire à ses vœux. Patricius,

lui, demeurait païen, sans foi et de piètre morale, remettant son baptême le plus tard possible. En ce temps-là en effet, on ne baptisait pas les enfants à leur naissance. Augustin ne fut donc pas baptisé et pendant longtemps ne s'en soucia point.

Thagaste, le bourg natal, perdu dans les montagnes, n'offrait guère de ressources à l'enfant qu'on voulait pousser, y laisser Augustin c'était le vouer à une vie de négociant rural ou, tout au plus, de petit fonctionnaire. Patricius eut le mérite - juste avant de mourir - de comprendre que son fils valait mieux que cela. Il rêva pour lui d'une carrière plus prestigieuse: la rhétorique, c'est-à-dire le bien parler. Pour cela il fallait se rendre à Carthage. Un ami du père, Romanien, offrit une bourse et le jeune homme s'envola vers une carrière prometteuse, où la gloire serait accompagnée d'avantages matériels nullement méprisables.

Dans cette ville de luxe, où s'agitaient trafiquants, rhéteurs, courtisanes et théologiens Augustin passa trois ans d'assez surprenante formation ! Il n'était pas très fréquent, même en cette Carthage de Vénus (comme on disait), qu'un jeune homme de dix-huit ans entretînt une concubine et en eût un enfant ! Quant aux études et aux contacts il pouvait trouver là toutes les opinions, les systèmes, les philosophies, les hérésies et les schismes : de quoi nourrir sa passion pour la dialectique. Dans sa tête donc : tumulte douloureux et passionné de l'adolescence; dans son cœur : « le silence de Dieu » comme il le dit lui-même plus tard.

Mais une inquiétude couvait. À 19 ans, il s'éprend de la sagesse que lui prêche *l'Hortensius* de Cicéron et se croit prêt à lui sacrifier les biens périssables que sa carrière promet. Mais les démons de sa jeunesse sont bien là qui l'enserrent; et comme pour se justifier il se laisse prendre par l'ésotérisme des astrologues et les simplismes de la doctrine manichéenne. De 374 à 383 à Thagaste puis à Carthage, Augustin fait son petit rhéteur véhément, militant pour les thèses de Manès, et publie un livre d'esthétique purement profane. Logé chez un ami richissime, il s'enivre des prestiges du luxe et des admirations faciles.

Témoin de tout cela qui lui est scandale, Monique pleure et prie. Un jour, elle s'en va demander conseil à un évêque ami et laisse éclater son chagrin: « Calme-toi, lui dit-il. Il n'est pas possible que le fils de telles larmes soit perdu ! ». Augustin devait le comprendre plus tard, mais pour le moment il est tout à sa passion : il aimait, il aimait aimer, il aimait être aimé... Tirailé par l'ambition et l'incertitude, il décide en 383 de partir pour Rome. À l'insu de sa mère, évidemment... qui a vite fait de comprendre où il est et s'empresse de l'y suivre. A Rome, déception et rancœur. Mal logé et malade, il est obligé de quémander, pour vivre, des leçons chez les enfants de riches, qui l'escroquent. Il songe à

retourner en Afrique, quand il trouve à se poser candidat à une chaire de rhéteur à Milan. Sur la recommandation de ses amis manichéens et par le bon vouloir du préfet Symmaque, le chef du clan antichrétien païen, Augustin obtient ce poste d'état. Le voilà tiré d'affaire, content de soi, et pensant bien faire là-bas sa fortune

Augustin a 30 ans passé. C'est l'âge où l'on aspire à s'établir sur des bases solides. En surface, c'est un professeur écouté, personnage quasi officiel, locataire d'une agréable demeure et d'un beau jardin. Au fond de lui-même il patauge. Le manichéisme le déçoit. Il prend goût au platonisme du philosophe Plotin, ce contempteur des biens terrestres pour la délivrance de l'âme. Il a tenté d'ouvrir la Bible, mais son style répugne à cet amateur des belles phrases. Il décide pourtant de rester « catéchumène » (ou sympathisant) dans l'Église catholique de sa mère. Il y a justement à Milan, une célébrité : l'évêque Ambroise (340-397). Ce descendant d'une famille illustre, cet ancien haut fonctionnaire que la voix unanime du peuple chrétien avait appelé à l'épiscopat, ce prestigieux orateur, ce grand lettré, cette puissance politique, qui avait tenu tête à l'empereur Théodose coupable d'assassinats, représentait exactement tout ce qu'Augustin pouvait le plus admirer. Aussi dès son arrivée, s'empressa-t-il d'aller lui rendre visite. Mais le contact ne passa pas ! Peut-être l'évêque se méfiait-il de ce manichéen, un protégé de son adversaire Symmaque ? Augustin sentit dans l'évêque une mansuétude polie et lointaine, ce qui ne l'empêcha pas d'écouter toutes ses prédications et de lire ses livres. Il découvrait, grâce à lui, la nécessité spirituelle d'une autorité distincte de la raison, éprouvant le besoin d'adhérer à une réalité à la fois humaine et surhumaine, où l'être se sent une pierre dans un immense édifice, un maillon dans une chaîne.

C'était là un tournant sur un chemin encore semé d'embûches. D'abord il continue à s'enchanter de Plotin (Augustin ne sait pas le grec, mais un rhéteur, Victoria, a traduit en latin les traités néo-platoniciens). Il découvre la bonté fondamentale de tout être, ce qui balaie en lui les dernières traces du manichéisme. Il comprend que l'Esprit existe en dehors de toute représentation de la matière. Le monde intelligible des Platoniciens lui permet d'approcher le Verbe, et il s'exalte à la vision métaphysique d'un univers ordonné par lui. Mais n'est-ce pas un orgueil de l'intelligence ? Doué comme il est, Augustin a vite fait le tour du Plotinisme. Ce qu'il lui faut ce n'est pas un Dieu-idée, mais une présence dont on peut jouir. Il lit Saint Paul et y découvre que la véritable sagesse de Dieu n'est pas chez les philosophes, mais dans folie de la croix : « Vous avez caché ces vérités aux habiles et aux savants et vous les avez révélées aux petits ».

Entre temps, Augustin a résilié sa charge et s'installe dans une villa agréable, Cassiacum, pour y mener avec quelques amis une vie commune de contemplation. Ce détachement apparent s'inspire d'un idéal humain, au fond assez "bourgeois".

Pour adhérer pleinement à Jésus Christ, Augustin sent qu'une rupture s'impose. Saint Paul l'explique : il faut dépouiller le vieil homme et revêtir l'homme nouveau. Et pour cela, il lui faut mettre un terme à sa liaison. Monique réussit bien à lui faire quitter sa concubine, dans l'intention de le marier pour de bon, mais il reprend une autre maîtresse. Augustin sait très bien où il doit aller, mais il n'en a pas le courage. Il se comparera au dormeur qui, n'ayant pas envie de sortir du lit, gémit : « encore un moment ». Un jour il se confie à un prêtre qui lui raconte que Victorien l'illustre rhéteur qui a traduit Plotin, s'est converti d'une façon retentissante. Une autre fois son compatriote, Pontitien, lui parle de *la Vie d'Antoine*, cet ermite égyptien, qui a fait, séance tenante, ce qu'il entendit lire à l'Évangile "si tu veux être parfait, vends tes biens, donne l'argent aux pauvres, et suis-moi", ce que font tout près d'ici moines et moniales... Augustin pense "finissons-en", mais ses passions, « ces misères de misères, ces vanités de vanités, dira-t-il, elles sont là, mes anciennes amies, me tirant doucement par mon vêtement de chair et murmurant : Eh quoi ? Vas-tu nous renvoyer ? Songe que, dès lors où nous t'aurons quitté, ceci et cela ne te sera plus permis, et pour jamais ! » Mais l'autre voix en lui disait : « Ce qu'ont pu ces hommes, ces enfants, ces femmes, n'en es-tu pas capable ? ».

Augustin est là, dans son jardin, le cœur déchiré, bégayant tout en ayant peur que Dieu ne l'entende : « Mais toi, Seigneur, jusques à quand ? » Soudain, dans la jardin de la maison voisine, une voix d'enfant chante, comme un refrain de jeu : « Prends et lis ! Prends et lis ! ». Dans le désarroi où il se trouve, il se lève d'un bond, prend son Saint Paul qui s'ouvre au chapitre 13 de l'épître aux Romains : « Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de la bonne chère, ni dans l'impureté et la débauche, revêtez-vous du Christ et renoncez aux désirs de la chair. » Pas besoin d'en lire davantage : la lumière de la paix s'est faite en son cœur.

On est au printemps 386, Augustin a 33 ans. Dans sa retraite, avec Monique et quelques vrais amis, avec son jeune fils, Adéodat, dont l'intelligence fait merveille, il prend le temps de réfléchir avec honnêteté à sa propre vérité. Les *Soliloques* qu'il écrivit alors, font bien sentir sa quête passionnée : « Fais ô Père, que je te cherche ! ». Finalement, dans la nuit du 24 au 25 avril 387, en même temps que son enfant et que son ami Alype, Augustin reçoit le baptême des mains de l'évêque Ambroise. Il avait auparavant remis à l'évêque un mémoire résumant ses erreurs passées et son engagement d'y renoncer pour toujours.

La conséquence était claire : retourner en Afrique. Il pensait qu'il devait réparer ostensiblement les fautes et les scandales que sa jeunesse y avait commises. Au moment de franchir la mer, à Ostie, Monique tomba gravement malade. Ses prières avaient été exaucées. Un soir tandis qu'elle lui parlait de l'autre vie et de l'autre lumière vers laquelle elle allait, appuyés tous deux à la fenêtre d'où le regard portait loin sur l'horizon, ils se sentirent soudain "emportés par un élan d'amour" vers la clarté définitive.

2. LES CONFESSIONS

Tout le drame de cet homme en quête de la lumière, si nous le connaissons dans ses détails, c'est parce que celui qui l'a vécu en a fixé les traits et marqué les étapes dans une livre d'une totale sincérité, *Les Confessions* de Saint Augustin. Quant il l'écrivit, vers 397-398, à quarante ans bien sonnés, déjà depuis longtemps croyant, prêtre et évêque, le but qu'il poursuivit ne fut certainement pas de livrer à la curiosité des foules les secrets de son passé. Pas de complaisance pour lui-même. D'ailleurs il ne s'adresse pas aux hommes mais à Dieu qui a tout opéré en lui et qu'il est juste de le proclamer inlassablement. S'il parle de lui-même et de ses misères, c'est pour montrer, par un exemple concret, la toute puissance de la Grâce de Dieu. La prière y tient autant de place que l'aveu. D'où le titre qu'il donne à son ouvrage : « confessions » signifie moins confidence que proclamation de sa foi émerveillée. Il n'en reste pas moins vrai qu'Augustin a ouvert la route à un genre littéraire nouveau. L'homme intérieur, dit-il, porte cette image de Dieu dans ces trois forces que sont son esprit, sa conscience, son amour (être, savoir, vouloir). D'où il résulte qu'en allant au plus profond de soi, l'homme est sûr d'atteindre la Divine Présence. Des formules uniques y éclatent de lumière : « Notre cœur n'est-il pas inquiet tant qu'il ne se repose pas en Toi ?

Cependant, quelque important que soit ce témoignage pour connaître Augustin, il serait faux de s'arrêter là, car il a encore devant lui trente années de travail, d'approfondissement spirituel, de luttes pour l'Église et Jésus Christ. Le vrai saint Augustin ne s'achève pas à son baptême : il y commence.

3. LE PRÊTRE ET L'ÉVÊQUE

Celui qui va, plus de quarante ans durant, livrer au nom du Christ les plus épuisantes batailles, ajouter ouvrage sur ouvrage, traité sur traité, assumer dans leur plénitude des fonctions officielles que l'époque rendait singulièrement lourdes, était un homme de santé médiocre, peu doué de moyens physiques et pour qui le premier obstacle à surmonter était son corps.

Lorsqu'en automne 388, Augustin se retrouve à Thagaste, il commence par se conformer au conseil que Jésus donne au jeune homme riche, il vend les

biens de l'héritage paternel pour vivre une vie commune pauvre avec des amis fidèles et son fils Adéodat âgé de 17 ans qui devait bientôt mourir. Ce n'était pas un monastère, mais une association libre d'âmes soulevées par les mêmes désirs de perfection, et se reconnaissant dans la personnalité d'Augustin.

Au début de 391, Augustin se rend à Hippone pour y voir un agent d'affaires impérial qu'il pensait à la veille de la conversion et qu'il voulait instruire. A peine est-il arrivé dans la ville que des chrétiens le repèrent. Leur évêque, Valère, un saint homme, ne remplit pas tout à fait l'attente de ses fidèles : il est grec d'origine et ignore la langue punique; trop vieux, il manque de mordant contre les schismatiques du parti de Donat. Durant un sermon où Valère se lamente sur le manque de prêtres de son église, la foule l'interrompt d'une clameur « Augustin prêtre ! Augustin prêtre ». Le seul désir d'Augustin serait, en cet instant, d'être à vingt lieues de là, dans sa chère solitude de Thagaste. Mais déjà quelques enthousiastes l'ont saisi et traîné auprès de l'évêque qui, enchanté par cette expéditive capture, ne tarde pas à l'ordonner. On s'étonne aujourd'hui de ce genre de mœurs : à Milan déjà, l'évêque Ambroise avait été promu à l'épiscopat de cette façon, alors qu'il n'était qu'un laïc, haut fonctionnaire et même pas encore baptisé ! Le vieux Valère s'associait Augustin comme coadjuteur et en 396, à la mort de l'évêque, l'ancien reclus de Thagaste lui succédait. Il restera évêque d'Hippone 34 ans jusqu'à sa mort en 430.

C'est donc comme évêque qu'Augustin va incarner le Christianisme et porter son témoignage. Il faut dire en effet que depuis le commencement de l'Eglise chrétienne, l'évêque dans chaque communauté locale a tenu un rôle fondamental. C'est lui qui assume, non seulement sous le regard des hommes, mais devant Dieu, la responsabilité totale, matérielle, morale et spirituelle, du "troupeau" confié à sa garde. Les évêques sont vraiment les pierres d'angle dont est bâtie l'Église. Augustin, dans sa solitude de Thagaste, était un chrétien fervent ; évêque, attelé aux innombrables difficultés et tâches que supposait cette fonction en ces temps agités, il devint le chrétien qui donne tout, sans mesurer sa peine, au service de ses frères. Sans cette charité, la solitude pieuse risque de n'être qu'un alibi.

Il faut en effet se rendre compte de la situation d'alors en Afrique du nord en cette fin du 4^{ème} siècle. Riche en saints et en martyrs, l'Église d'Afrique a toujours été portée aux extrêmes, et menacée de déchirement. Au moment où Augustin accède à l'épiscopat, les communautés d'Afrique sont plus que troublées par les tristes batailles du schisme de Donat. Peu de temps avant, n'avait-on pas vu Optât, "évêque" rebelle, parcourir avec ses bandes les campagnes, multipliant les agressions contre les chrétiens fidèles à Rome. À Hippone même, l'évêque donatiste Faustin est si puissant qu'il a interdit aux

boulangers de cuire le pain des catholiques. Il était grand temps que les catholiques réagissent Mais comment faire pour ne pas aggraver la situation et témoigner de la vraie doctrine de Jésus Christ ?

4. AUGUSTIN À HIPHONE

Aujourd'hui Annaba, Augustin a aimé cette ville, son golfe, la pureté de ses lignes, le cirque montagneux qui clôt son horizon, ses grands pins sonores, ses olivettes, les reflets changeants de la mer. Il a surtout passionnément aimé les gens d'Hippone, cette population exigeante, qui voulait que son évêque s'intéressât à tout de ses affaires.

Sachant bien qu'un chef chrétien ne rayonne qu'en proportion des vertus qu'il puise dans l'amour de Dieu, Augustin voulut sauvegarder son contact direct avec Jésus, en transformant sa maison épiscopale en un véritable couvent, exigeant de ses prêtres une vie commune avec lui. Ce qui comportait une existence bien réglée, table frugale sans excès d'abstinence, pain et légumes, un peu de vin, vêtue modeste et pauvreté, sans aucun mobilier de luxe. Les biens sont donc en commun. Sur les murs de la salle à manger, il fit écrire ces deux vers qui rappelaient à chacun le devoir de la bienveillance en son langage "Toi qui, sans charité, dévores les absents, apprends qu'à cette table on hait les médisants". Pas de femmes dans la maison, et si l'une venait en visite, le clerc qui la recevait devait la recevoir dans un local ouvert. Des temps de travail manuel équilibraient les heures de méditation et de prière. C'est dans cette atmosphère que l'évêque Augustin priait et travaillait.

Ses obligations étaient énormes. On attend de lui qu'il garde sa porte toujours ouverte pour quiconque veut l'entretenir de ses affaires, non seulement spirituelles mais aussi bien temporelles. Légalement depuis l'empereur Théodose (347-395), il assume des fonctions de juge. Le "secours catholique" lui incombe. La communauté possède des biens : c'est l'évêque qui les administre et lui, qui n'aime que le renoncement, doit s'occuper de baux et de fermages. Plus encore, les pires menaces peuvent venir de l'État: les fonctionnaires et le fisc sont si oppressifs qu'il a fallu constituer des "défenseurs de la Cité" pour résister officiellement aux excès du pouvoir; c'est l'évêque qui anime cette défense.

A ces tâches, s'ajoute l'obligation de la prédication. Augustin n'entend pas s'y dérober, lui l'ancien rhéteur. Il est pratiquement le seul prédicateur de la ville, celui dont on attend, chaque dimanche, la parole avec une amicale voracité ! Nul ne manque alors dans la *Basilique majeure*. Il aborde familièrement tous les problèmes qui préoccupent les gens. Bien vite l'auditoire s'exalte; le voilà qui termine à haute voix une citation que le prédicateur vient d'amorcer. On murmure et on ronchonne si l'évêque exige que cessent certaines

pratiques semi-païennes qui trainent encore dans la communauté. Parfois aussi on l'acclame, et il répond sans illusion : « Vos louanges sont les feuilles des arbres, je voudrais bien voir les fruits ! ».

Augustin trouve le temps d'écrire une œuvre immense et des lettres nombreuses. Son rayonnement le mêle à toutes les grandes affaires chrétiennes du temps, sans oublier la prépondérance de fait que ses collègues évêques lui reconnaissent quand ils se réunissent - très souvent- en conciles.

5. LE COMBATTANT DE LA VÉRITÉ CHRÉTIENNE

C'est que, partout, la foi chrétienne se trouvait alors menacée. Dès l'aube du Christianisme, il avait fallu déployer beaucoup de vigilance pour comprendre et formuler avec exactitude le message de Jésus. Mais il fallait des personnalités capables de réflexion exigeante pour exprimer la vérité chrétienne. Quand les dissidents se séparaient en formant un schisme, un mot de Cyprien, l'évêque de Carthage, « Hors de l'Église point de salut » permettait d'y voir plus clair. Les évêques se trouvaient naturellement d'après leur fonction même, au cœur de la mêlée; c'était à eux d'expliquer aux fidèles la doctrine conforme à l'Esprit de Jésus. Augustin se trouva être un maître d'œuvre ès doctrine, infatigable, subtil, limpide, pour démêler les fausses logiques, redoutable dialecticien avec les opposants, plein d'habileté pour se faire comprendre du petit peuple, mais aussi plein d'humour et de charité pour les personnes qui reconnaissaient s'être trompées.

Les Vandales, à la suite d'Arius, un prêtre égyptien, ne voyaient en Jésus qu'un homme supérieur à qui Dieu faisait confiance. Beaucoup de "barbares" partis à la conquête de l'empire romain étaient "ariens"; ce fut notamment le cas des Vandales qui allaient bientôt débarquer en Afrique du Nord pour se l'approprier. De plus, Augustin avait devant lui ses amis de naguère, les disciples de Manès (ou manichéens), et le parti de Donat.

Dénoncer ce manichéisme lui était d'autant plus un devoir qu'il avait servi cette doctrine durant sa jeunesse. Manès (ou Mani 216-274), dans la ligne du dualisme de Zoroastre, le persan, tenait qu'il y a deux principes créés, la Lumière et les Ténèbres, un dieu Bon et un dieu Mauvais; et un drame cosmogonique en trois temps: d'abord les 2 principes sont séparés; maintenant ils sont mélangés dans le monde présent; mais la victoire du Bien sur le Mal sera définitive. Ce monde présent est fait de créatures bonnes et de créatures mauvaises dépendantes chacune d'un dieu différent. Le mélange et le combat se concrétisaient particulièrement dans l'homme divisé entre son corps et son âme.

La réponse d'Augustin était de démanteler ce système. Car si tout le monde peut observer dans sa vie du bon et du mauvais, des événements

heureux et malheureux, et si chacun peut espérer une victoire finale du bien sur le mal, il importe de ne pas créer des systèmes qui enlèvent aux personnes la maîtrise de soi et sa propre responsabilité. Augustin avait trop vécu ce combat en lui-même, pour s'en laisser accroire. Il offrit aux manichéens des rencontres publiques où chacun des deux camps devaient apporter ses arguments. En 392, une longue conférence - quarante huit heures de joute ! - désarma un adversaire célèbre, Fortunat; et douze ans plus tard, dans une autre conférence, le savant Félix s'avoua vaincu et se convertit. En même temps il réfutait par écrit les ouvrages que la secte publiait. Avec ses grands traités sur le *Libre arbitre* et la *Nature du bien*, Augustin fournissait à la pensée occidentale, de solides bastions contre ce qu'il appelait "la peste d'Orient".

Mais un autre adversaire de taille provoquait Augustin : il l'appelait *le parti de Donat*. Ce fut un combat bien plus pénible, car on était entre chrétiens ! Le donatisme était né au début du IVème siècle, au lendemain de la persécution de Dioclétien. Certains évêques avaient été des "traditeurs", c'est-à-dire qu'ils avaient capitulé sous la torture devant les agents impériaux exigeant qu'on leur livrât les livres sacrés. Donat les tenait pour indignes de diriger leurs fidèles et d'administrer les sacrements : comment un pécheur peut-il délivrer des choses saintes aux fidèles pour les sanctifier ? Fondé au début sur des scrupules excessifs, le donatisme avait vite tourné au schisme, car il avait abouti à créer une contre-église séparée de Rome. Mêlé à mille querelles de personnes, rancunes, intrigues, jalousies, soutenu en secret par de hauts fonctionnaires prêts à secouer le joug impérial, le donatisme se nourrissait des tendances séparatistes de nombreux Africains. Bien plus, dégradée par des violents, l'église qui s'intitulait "des Saints", s'était acoquinée à des bandits, notamment ces "circoncellions", organisés en troupes de choc qui livraient aux catholiques une guerre sans merci.

Pour Augustin, l'enjeu était double. D'abord il fallait faire cesser ce terrorisme interne, ramener la paix, convertir par la charité ces malheureux dévoyés. Ensuite démonter cette fausse compréhension du christianisme : Le donatisme, sectaire, prétendait orgueilleusement à une sainteté exclusive, il était anarchisant et séparatiste. Augustin lui oppose l'image authentique de l'Église de Jésus Christ : elle est miséricordieuse à tous, même aux pécheurs, et ses membres les plus chers sont les humbles de cœur; elle est sainte en son chef (Jésus) qui agit intimement dans les sacrements (baptême, pénitence, eucharistie, etc.) que les ministres ordonnés donnent en son nom; elle n'est pas limitée au nationalisme ombrageux d'une province, mais catholique c'est-à-dire universelle, rayonnant dans le temps et l'espace sans aucune limitation.

La lutte donatiste était à son paroxysme quand un nouveau péril surgit, auquel Augustin encore eut à faire front. C'est au tout début du Vème siècle

qu'un moine breton arriva à Rome sous le nom grec de Pélage. Passionné et têtu, il réagit contre le laisser-aller de certains milieux catholiques, demi-convertis, chrétiens de nom, que le baptême ne changeait en rien. Son moralisme dur, son intransigeance ascétique, son exemple firent impression. Peu à peu, ce qui n'était qu'une attitude morale se transforma en corps de doctrine sous l'influence de deux disciples, Celestius et Julien évêque d'Eclane. Le *Pélagianisme* proclamait la toute-puissance morale de la volonté : l'homme peut toujours faire le bien, il n'y a pas en sa nature une faille essentielle, une force secrète qui le pousse au mal. Le péché originel n'existe pas et Adam, créé mortel et concupiscent, ne nous a nuis que par son seul exemple. Donc le baptême n'a pas à enlever cette tache qui n'existe pas, donc l'aide de Dieu (la grâce) n'est pas indispensable, donc il n'y a pas besoin, puisque la volonté de l'homme est seule en cause, que Dieu dépêche Jésus pour régénérer l'humanité par sa mort sur la croix. Donc pas besoin de prier ni de se préoccuper du Christ « prenant sur lui les péchés du monde ».

Dès qu'il fut mis au courant, Augustin ne s'y trompa pas. Ce volontarisme moral et naturaliste heurtait trop son expérience personnelle de pécheur que, seule, l'aide de Dieu avait pu convertir: Ses *Confessions* réfutaient par avance les convictions de Pélage. Pour agir, Augustin pouvait compter sur les conciles, ou rassemblements d'évêques. Un concile de Carthage condamne Pélage en 412, puis en 416. Augustin écrit divers traités qui alertent les autres églises. Finalement, en 417, le Pape Innocent V prononce la condamnation de l'hérésie. C'est à cette occasion qu'Augustin, dans un sermon, prononça le célèbre « Rome a parlé, la cause est entendue. »

En ce cas, comme dans les autres, Augustin, en luttant contre une erreur, avait à la fois écarté du catholicisme un péril et fait progresser la doctrine elle-même. Au lieu d'un moralisme et d'une religion réduite à un échange d'obligations et de récompenses, Augustin défendait le mystère de l'homme et de Dieu, l'engagement d'amour que Dieu prenait à l'égard de sa créature dévoyée, selon le mot de l'évangile de Jean : « Oui Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui ». Selon aussi le mot de Paul : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? ».

6. L'INTELLIGENCE AU SERVICE DE DIEU ET DE LA CIVILISATION

N'oublions pas que pendant qu'Augustin travaille à Hippone, une grande crise secoue l'Occident. Le 31 décembre 406, quatre hordes barbares, venant de la région danubienne, franchissent la frontière romaine. Pour sauver Rome bloquée par Alaric et ses Wisigoths, l'empereur doit capituler et verser une

énorme rançon. Mais en 410 Alaric revient, assiège et affame la ville, pour finalement la prendre et la détruire. Tout le monde romain poussa un cri d'horreur. Le désastre faisait que les partisans de la vieille religion romaine accusaient: "Avec les dieux de Rome, Rome était florissante, avec le Christ, Rome est détruite; c'est la vengeance des dieux".

Ce n'était pas tout. Hippone n'était pas tellement loin de Rome. Déjà Alaric avait préparé une flotte pour traverser la mer Mais les barbares n'étaient pas des marins et Alaric était mort. Le danger revint par l'Espagne. Cette fois c'étaient les Vandales qui envahissaient le pays et fondaient le royaume d'Andalousie. En 429, le roi vandale Genséric traversait le détroit de Gibraltar, non seulement avec une forte armée, mais suivi d'une foule de gens impatients de s'installer dans l'opulente Afrique. Pour comble de malheur, l'Afrique ne pouvait compter sur l'empereur, épuisé d'hommes et d'argent, et le comte Boniface, gouverneur, était en lutte avec le pouvoir impérial. Sur les instances d'Augustin, il fit la paix avec Rome et s'efforça d'arrêter les Vandales. Mais il fut vaincu et dût se réfugier à Hippone, ville fortifiée. Seules Cirta (Constantine) et Carthage avaient résisté. Les Vandales, qui étaient des chrétiens ariens, s'attaquaient tout spécialement au clergé et aux fidèles catholiques. C'est alors que certains évêques posèrent à Augustin cette question : fallait-il fuir avec les gens ou rester sur place? Augustin avait répondu : tant qu'il y avait dans leur ville des gens qui avaient besoin du ministère de l'évêque, celui-ci ne devait pas abandonner son troupeau. Augustin donna l'exemple, il mourut dans Hippone assiégé par les Vandales le 29 août 430. Peu après la ville était prise et saccagée.

C'est dans ces circonstances dramatiques qu'Augustin pense en théologien et en philosophe. Il définit ainsi son attitude fondamentale : «Avant la foi, comprendre pour croire; après la foi, croire pour comprendre ». Son œuvre maîtresse qui a peut-être le plus marqué les siècles suivants, s'intitule *La Cité de Dieu* (écrite de 412 à 426). Pour Augustin, la chute de Rome n'est pas la fin DU monde, mais celle d'UN monde. Les civilisations sont mortelles comme les hommes. Ce qui importe ce n'est pas de gémir sur un effondrement, c'est de comprendre le sens de l'événement. Les païens disaient : c'est la vengeance des dieux méprisés par les chrétiens. Augustin pouvait montrer que Rome avait progressé tant que les Romains avaient fait preuve de vertus civiques, mais que la licence des mœurs, provoquée par les richesses et les conquêtes, avait fini par tout pervertir. C'était reconnaître et sauvegarder les précieuses valeurs humaines de la civilisation romaine. C'était en même temps poser un problème de religion et de morale. « Deux amours ont fait les deux cités. Pour la cité terrestre, c'est l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu. Pour la cité céleste, l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi. Nous distinguons le genre humain en deux ordres, l'un composé de ceux qui vivent selon l'homme,

et l'autre de ceux qui vivent selon Dieu. » La logique de l'ouvrage est celle d'un drame entre l'homme et Dieu, L'homme créé à l'image de Dieu, se dresse dans l'orgueil et tombe souvent en dessous de l'humain. Puis Dieu éduque l'homme en lui apprenant ses vrais principes, Jésus le Christ lui montrant par son exemple comment il est à la fois nécessaire et possible de redevenir semblable à Dieu. C'est alors que les deux sortes d'hommes et d'amour coexistent, non seulement dans les sociétés, mais en chacun. La société romaine, les sociétés païennes peuvent s'écrouler, d'autres horizons sont possibles, et sans qu'on puisse canoniser une organisation sociale déterminée, il est toujours nécessaire de livrer cette bataille des deux amours, de deux esprits contraires. Une conséquence s'en suivait : Augustin comme d'autres grands évêques de son temps, comprenait bien qu'il fallait défendre l'Église contre les emprises de l'État. En prenant comme modèle, autant que faire se peut, la Cité divine, la cité terrestre pouvait reposer sur des bases inébranlables. Augustin concrétise sa pensée en montrant comment la *famille* est le premier cadre naturel où la personne se dépasse; voulue par Dieu, elle est la cellule de base de la société. La *patrie* en est comme l'extension et ne doit pas être confondue avec l'appareil administratif qu'est l'État. L'évêque sait donc discerner sous la forme de l'empire despotique et centralisateur, les nations-patrie qui devaient se développer peu à peu dans les siècles suivants. Ainsi famille et patrie sont comme une préfiguration de la communauté fraternelle dans la cité de Dieu. Quant à *l'État* s'il est régi par une autorité légitime, encore faut-il que ses principes de gouvernement soient conformes à l'idéal des fins spirituelles de l'homme, dont spécialement la Justice. « Sans la justice, les royaumes sont-ils autre chose que de grandes associations de brigandage ? ».

Pour conclure, disons que dans son œuvre gigantesque (traités, lettres, sermons), Augustin donnait à penser pour le moment même et les siècles à venir, non seulement par l'ampleur de ses vues, mais aussi par les détails que le concret de la vie l'amenait à considérer. Augustin sera ainsi le grand maître à penser de l'Occident jusqu'au siècle des Lumières.

7. QUELQUES CITATIONS DE SAINT AUGUSTIN

1- J'aimais à aimer et j'aimais être aimé.

2- Tous lorsque nous prions, nous sommes des mendiants devant Dieu, attendant que tombe de sa table quelques miettes capables de nous donner un peu de force.

3- Une même course unit tous ceux qui prennent part à la course, et la course elle-même est l'Amour.... Mais comment nous exercer à cet amour ? Par l'amour fraternel. Tu peux me dire : je n'ai pas vu Dieu; mais peux-tu me dire : je n'ai pas vu d'homme? Aime ton frère. Si tu aimes ton frère que tu vois, par le

fait même tu verras aussi Dieu, car tu verras la charité même et Dieu habite en elle.

4- Ce qui distingue les actes des hommes, c'est la charité qui est la racine. Bien des choses peuvent avoir l'apparence du bien, qui ne procèdent pas, à la racine, de la charité... Une fois pour toutes t'est donné ce court précepte: AIME ET FAIS CE QUE TU VEUX. Si tu te tais, tais-toi par amour, si tu parles, parle par amour, si tu corriges, corrige par amour; si tu pardonnes, pardonne par amour; aie au fond du cœur l'amour : de cette racine ne peut sortir que du bien.

5- Dans ce temps de grande calamité, ce que je demande à Dieu, c'est qu'il lui plaise de délivrer cette ville (Hippone-Annaba) des ennemis qui l'assiègent ou, s'il lui plaît d'agir autrement, de donner à ses serviteurs la force de se soumettre à sa volonté, ou enfin qu'il me retire de ce monde et m'appelle à lui.

6- La solitude, où l'âme cherche à se recueillir, n'est en fin de compte que ce fond mystérieux qu'en elle Dieu habite.

7- Dieu nourrit les moineaux mais pas en cage.

8- Nous sommes vos serviteurs, mais nous avons tous un maître unique, nous sommes vos serviteurs, mais en Jésus.

9- Nous ne sommes pas évêques pour nous, mais pour ceux à qui nous administrons la parole et le sacrement du Seigneur.

10- Que Dieu nous donne la force de vous aimer, de telle sorte que nous puissions aussi mourir pour vous, soit de tout notre corps, soit de tout notre cœur.

11- Vous êtes auditeurs de la Parole. Nous, ses prédicateurs. Mais au-dedans, où personne ne voit, nous sommes tous des auditeurs : à l'intérieur du cœur de l'esprit, où vous enseigne celui qui vous exhorte à la louange. Moi, en effet, je parle au-dehors; lui, il excite au-dedans. Tous donc nous sommes auditeurs au-dedans et tous, au-dehors comme au-dedans, en présence de Dieu, nous devons mettre en pratique la Parole.

12- Pour vous, nous sommes comme des pasteurs, mais avec vous nous sommes brebis sous la garde du Pasteur (Jésus). Pour vous, de cette place je suis comme un professeur, mais avec vous, sous l'autorité du maître unique, je suis camarade de classe à la même école que vous.

13- Si ce que je suis pour vous m'épouvante, ce que je suis avec vous me rassure. Pour vous, en effet, je suis l'évêque; avec vous, je suis un chrétien. Évêque c'est le titre d'une charge qu'on assume; chrétien c'est le nom de la grâce que l'on reçoit. Titre périlleux : nom salutaire.

14- Dieu est plus intérieur à moi-même que moi-même.

15- L'homme est inquiet en son cœur tant qu'il ne se repose pas en Dieu.

16- L'âme commande au corps qui lui obéit; l'âme se commande à elle-même et rencontre une résistance.

17- Montre à une brebis un rameau verdoyant, et tu l'attires, montre des noix à un enfant, et il te suit. C'est l'amour qui attire, sans nulle violence au corps, c'est le cœur qui est lié, le cœur qu'on entraîne.

18- Ce que j'aime est le poids qui m'entraîne.

19- La bonté de Dieu pour les hommes veut que ses dons deviennent nos mérites, et qu'il récompense pendant l'éternité ce qu'il nous a accordé lui-même.

20- Jean le Baptiste n'a point prescrit aux soldats de jeter leurs armes, d'abandonner leur service, mais seulement de ne faire violence à personne et de se contenter de leur solde (Luc 3/14) Que ceux qui prétendent que la doctrine du Christ est ennemie de l'État, nous donnent des soldats tels que le Christ les demande, et de même des maris, des parents, des fils, des maîtres, des serviteurs, des rois, des juges, des contribuables et des percepteurs d'impôts tels que le christianisme les veut... Qu'ils avouent plutôt que si le christianisme est obéi, il est le salut de l'État.

21- (Quand les gens fuient leurs villes à cause de la guerre, l'évêque doit-il rester sur place?) Quelque petit que soit le nombre de ceux qui demeurent là où nous sommes, notre ministère leur est indispensable, et nous ne pouvons les en priver. Nous n'avons plus qu'à dire au Seigneur : Sois mon protecteur et mon rempart.

22- Les premiers Romains avaient fondé et élevé leur État sur la vertu. Ils n'avaient pas sans doute, envers le vrai Dieu la vraie piété qui pût les conduire à la cité éternelle; mais cependant ils gardaient la moralité que leurs pères leur avaient apprise et qui pouvait suffire à fonder, à accroître, à défendre la cité terrestre. Dieu a ainsi montré, dans cet Empire romain si opulent et si glorieux, ce que valaient les vertus civiques, même dépourvues de la vraie religion, pour nous faire comprendre que, si la religion s'y ajoutait, elle élevait les hommes à la dignité de citoyens d'une autre cité dont le roi est la vérité, dont la loi est la charité, dont la durée est l'éternité.

23- Même croire n'est pas autre chose que penser en donnant son assentiment. Quiconque croit pense, et en croyant, il pense et en pensant il croit. Si l'on

supprime l'assentiment, on supprime la foi, car sans assentiment on ne croit pas du tout.

24- Averti de revenir à moi-même, je suis entré au fond de mon cœur, sous ta conduite, Seigneur, et j'ai pu le faire, parce que tu es venu à mon secours. Je suis entré, et avec le regard de mon âme, quel que fut son état, au-dessus de ce même regard, au-dessus de mon intelligence, j'ai vu la lumière immuable. Ce n'était pas cette lumière ordinaire que tout le monde peut voir... Non, cette lumière là était tout autre chose. Elle n'était pas au-dessus de mon esprit comme l'huile flotte à la surface de l'eau, ni comme le ciel s'étend au-dessus de la terre. Elle était au-dessus de moi parce qu'elle m'a créé; j'étais en dessous d'elle parce que créé par elle. Celui qui connaît la vérité la connaît... C'est l'amour qui la connaît...

Je cherchais le moyen d'acquérir la force qui me rendrait capable de vivre uni à toi et je ne la trouvais pas. Enfin, j'ai embrassé le Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ, lui qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement. C'est lui qui nous appelle, et nous dit : Moi, je suis le chemin, la vérité et la vie...

Je t'ai aimée bien tard, Beauté si ancienne et si nouvelle, je t'ai aimée bien tard ! Mais voilà : tu étais au-dedans de moi quand j'étais au-dehors, et c'est dehors que je te cherchais; dans ma laideur, je me précipitais sur la grâce de tes créatures. Tu étais avec moi, et je n'étais pas avec toi. Elles me retenaient loin de toi, ces choses qui n'existeraient pas si elles n'existaient en toi. Tu m'as appelé, tu as crié, tu as vaincu ma surdité; tu as brillé, tu as resplendi et tu as dissipé mon aveuglement, tu as répandu ton parfum, je l'ai respiré et je soupire maintenant pour toi; je t'ai goûté et j'ai eu faim et soif de toi; tu m'as touché et je me suis enflammé pour obtenir la paix qui est en toi...